

Mardi 25 avril

Mission préservatif

Pour ma première nuit en Jamaïque, je ne garde qu'un regret, c'est d'avoir omis de fermer les rideaux, car dans l'île, le soleil se lève vers cinq heures et demie du matin et que notre chambre est à l'est.

Bien reposés tout de même, et une fois le petit déjeuner expédié, nous montons dans notre minibus. Steve, le chauffeur (très sympa) nous transporte jusqu'à un grand building qui doit bien se trouver à 400, voire 500 mètres de l'hôtel. A l'intérieur, un ascenseur nous soulève à une vitesse supersonique jusqu'au quatorzième étage, où se trouve le bureau de l'Unicef. Nous y sommes accueillis chaleureusement par les membres de l'organisation.

Nous commençons par nous présenter et faisons la connaissance de Pénélope Campbell, responsable du projet de développement des adolescents face au VIH-sida, ainsi que de plusieurs associations travaillant sur ce thème, et de Verity Rushton, responsable, elle, de « Spécial Care and Protection » (Soin spécial et protection) et d'autres associations. Nous retrouvons aussi Monica, présente à l'aéroport la veille, et Bertrand, que nous avons entraperçus la veille au soir...

Lestés de documents sur les problèmes liés au sida et les moyens de s'en protéger, nous avons une première vue d'ensemble de la Jamaïque et des problèmes relatifs à ce fléau dans l'île.

Le sida en Jamaïque

La Jamaïque, île paradisiaque au milieu des Antilles, fait rêver les touristes du monde entier grâce à ses trois S : Sea, Sex and Sun... Mais un quatrième S vient gâcher cette belle carte postale : le Sida.

En effet, l'île n'a pas été épargnée par la pandémie, avec 1,2% de sa population évaluée séropositive. Ce taux de prévalence, c'est-à-dire le nombre de personnes touchées par rapport à la population, peut paraître relativement peu élevé comparé à celui de certains pays d'Afrique subsaharienne où il avoisine les 30%.

Mais ces 1,2%, ce sont 22 000 personnes vivant avec le VIH, souvent sans le savoir, et 9 200 malades du sida, ce qui en fait le second pays le plus touché des Caraïbes. Le virus est transmis dans 70% des cas par un rapport sexuel et dans 30% des cas de la mère à l'enfant.

Si aucune catégorie sociale du pays n'est épargnée, des disparités régionales existent. La plupart des cas sont recensés dans les deux premières villes du pays, Kingston, où réside 40% de la population (soit plus d'un million d'habitants), et surtout Montego Bay, capitale touristique du pays, dans le nord-ouest de l'île. Conséquence de l'épidémie : on compte en Jamaïque 20 000 enfants vulnérables et 5 000 orphelins à cause du sida.

Si les trois quart des jeunes de 15 à 24 ans ont connaissance des moyens de prévention, il y a malheureusement un fossé entre connaissance et application.

Ici l'épidémie plonge ses racines dans l'histoire et se nourrit d'un contexte socio-économique précaire : le tourisme sexuel, dans la région de Montego Bay, attire des populations rurales en quête d'un peu d'argent et d'un avenir meilleur et diffuse la maladie auprès de ces groupes vulnéra-

bles, le taux de chômage étant très élevé en particulier chez les jeunes qui n'ont pas la moindre perspective d'avenir.

Comme nous l'explique Pénélope, « beaucoup de jeunes gens sont prêts à négocier une relation sexuelle contre une paire de Nike, un tour en voiture ou un T-shirt Sixties ». De jeunes femmes mais aussi de jeunes hommes dans un pays qui remporte pourtant la palme mondiale de l'homophobie. Héritage probable de l'esclavage, où les hommes étaient considérés comme une force de travail et comme des géniteurs. Pendant plusieurs siècles, l'esclavage a séparé les hommes des femmes et des enfants. Aujourd'hui, les stigmates de cette histoire se traduisent par des chiffres : 60% de foyers monoparentaux sont menés par des femmes et plus vulnérables. Le poids de la religion, enfin, ou plutôt des religions, qui prônent l'abstinence et refusent la contraception, faisant ainsi le lit du sida, sur fond d'ignorance au sujet de la maladie.

Mais l'énergie qui se dégage des intervenants de l'Unicef présents ou non à cette réunion, dans la lutte contre le sida, fait naître l'espoir d'effacer enfin les mauvaises ombres du tableau.

En quatre ans, avec l'aide d'associations locales, l'Unicef a mis en place de nombreux programmes destinés à enrayer le virus du sida et à éviter la contamination de 30000 adolescents, qu'il s'agisse de la prévention scolaire, avec l'élaboration d'un CD et l'intervention d'artistes, du lancement d'une évaluation du nombre d'orphelins et d'enfants rendus vulnérables par le sida, de la formation d'adolescents pour l'information des jeunes, avec à la clé posters, guides... ou encore de la mise en place de programmes de prévention de la transmission du virus de la mère à l'enfant. L'organisation est donc maintenant présente dans tout le pays.

Premières visites

Après ce briefing au siège de l'Unicef, nous partons pour les Schools of Hope, ou Ecoles de l'Espoir, où sont accueillis les enfants et les jeunes présentant un handicap mental.

En Jamaïque, comme partout ailleurs, les jeunes handicapés mentaux sont particulièrement vulnérables au sida. Incapables d'évaluer quels contacts avec autrui sont amicaux ou non, ils deviennent des proies faciles pour l'exploitation sexuelle. C'est pourquoi 5 écoles pour handicapés, sans compter leurs satellites, ont été créées pour proposer à ces enfants des armes contre l'exploitation.

Elles ont vu le jour en partie grâce à l'aide de l'Unicef, mais surtout d'une association locale, « 3D Projects ». Il s'agit d'une émanation du Projet « Early Stimulation » (Projet de stimulation précoce). D'abord programme de formation destiné aux parents dans les années 1980, lancé par le gouvernement du pays en 1978, il est peu à peu devenu « the St Catherine Parent Association for Disabled Persons », l'Association des Parents de Sainte Catherine pour les Personnes Handicapées, association de parents très active qui a accepté de sponsoriser 3D Projects.

Cette association, dont le nom symbolise l'objectif "Dedicated to the Development of persons with Disabilities", et dont la dénomination rappelle les trois formes majeures de handicap, troubles sensoriels, difficultés d'apprentissage et handicap moteur, est un véritable programme de réhabilitation communautaire disposant d'un réseau de communautés rurales incluant des parents d'enfants handicapés et des adultes handicapés dans plusieurs paroisses. Fournissant des services de réhabilitation dans leurs communautés aux publics handicapés, grâce à divers

programmes, menant des actions de sensibilisation en leur faveur, soutenant le développement d'associations de parents d'enfants handicapés et générant des revenus pour les services rendus par des projets et des collectes, 3D a été soutenu par l'Unicef dans la création d'un kit, « Skills for life » (Savoir pour sauver), contenant une vidéo et des affiches sur le VIH/sida et l'éducation sexuelle ainsi que d'autres supports d'activité à l'usage des jeunes handicapés, utilisés par diverses institutions en Jamaïque.

Une école de l'espoir

La visite de l'une de ces écoles constitue notre première « mission » en Jamaïque.

Dès notre arrivée, nous remarquons que l'école est entourée de barbelés et de barreaux. Une preuve supplémentaire que l'insécurité en Jamaïque constitue un problème de taille.

La directrice de l'établissement nous décrit le fonctionnement des écoles. On y explique aux enfants que quatre cercles sont présents autour d'eux : leur cercle intime, leur famille, leurs amis, enfin les autres. Cependant, aucun matériel n'existait pour ces enfants dans le pays. C'est pourquoi l'Unicef a fait venir du Canada des vidéos avant d'adapter ce matériel aux particularités culturelles jamaïcaines.

Elle nous propose ensuite d'assister à des cours. Le groupe se divise : Lorenn, Florian et moi, partons pour suivre le fonctionnement des cours dans une autre école, les autres restent ici.

Plus petite que la première, elle comprend tout de même plusieurs classes.

Nous sommes ensuite accueillis dans une petite classe. A l'intérieur sont casés une vingtaine d'élèves d'âges dif-

férents. Si la plupart ont sans doute entre quinze et dix-sept ans, une petite fille, assise au premier rang, ne doit pas avoir plus d'une dizaine d'années. En effet, si en France, nous sommes toujours répartis dans les classes en fonction de notre âge, dans ces écoles de l'espoir jamaïcaines, les jeunes présentant un handicap ont été classés par niveau.

L'institutrice, une femme dynamique et très consciencieuse, annonce, comme au début de chaque cours, le titre de la leçon du jour, qu'elle inscrit au tableau : « What is a touch for you ? »

Cette question interroge les élèves sur ce qu'est, à leur avis, un contact physique. Quelques uns tentent d'y répondre comme ils peuvent, parfois spontanément.

Ensuite, leur institutrice donne sa définition du mot « touch », qui n'existe d'ailleurs pas dans notre langue. Elle explique avec des mots simples et clairs la différence entre de bons et de mauvais contacts (good or bad touch). Afin de bien se faire comprendre, elle illustre ses propos de nombreux gestes, comme de serrer la main de quelques élèves ou faire semblant de vouloir en toucher un autre, ce qui fait rire la classe...

Puis une courte vidéo, provenant du Canada et arrivée en Jamaïque grâce à l'Unicef, est projetée sur une petite télé. A une musique entraînante succèdent de petites saynètes. Il s'agit pour les élèves de déterminer si le contact qui vient d'être filmé est « bien » ou « mal ».

Deux enfants se serrent la main. La classe répond en cœur : « GOOD TOUCH ! ». Un garçon tire les cheveux d'une camarade : « BAD TOUCH ! »

Après quelques autres saynètes, le même travail est effectué sur des feuilles distribuées aux jeunes handicapés pour s'assurer que chacun a compris la leçon.

Ces cours serviront plus tard à ces jeunes Jamaïcains à juger tout de suite, dès qu'ils sortiront de l'école, si un contact que l'on voudrait leur imposer est bien ou mal, une manière de les protéger contre la violence et l'abus sexuel qui sévissent en Jamaïque et qui non seulement constituent une exploitation de leur personne, mais pourraient aussi leur faire contracter le VIH.

A la fin de la séance, nous avons l'occasion de parler un peu avec eux. Nous expliquons que nous venons de France (« Ah ! Zinedine Zidane ! ») pour les rencontrer.

Puis c'est le moment de rejoindre le reste du groupe dans l'autre école. Nous quittons donc les sympathiques jeunes de cette classe, en les remerciant pour leur accueil.

De retour au point de départ, dans la première School of Hope, nous avons pourtant la surprise de ne pas retrouver Laure, Sarah et Aurélie. Où sont-elles donc passées ?

Nous finissons par les retrouver en train de jouer avec des enfants dans une salle de classe embellie par de nombreux dessins ou affiches décorant des murs aux couleurs vives. Et voilà un enfant, dont l'innocence et la joie de vivre font plaisir à voir, qui prend Sarah dans ses bras, tandis qu'un autre pose à côté de Florian pour notre photographie Amandine, et qu'un troisième tente de faire quelques photos avec mon appareil numérique ! Toute la crainte, et l'impression d'écart entre eux, petits Jamaïcains présentant un handicap mental, et nous, jeunes Français favorisés arrivés la veille de l'autre bout du monde, se sont depuis longtemps évanouies.

Cependant nous sommes littéralement « arrachés »

à ces rencontres tellement simples, agréables, enrichissantes et surtout humaines, pour aller déjeuner, puis rentrer à l'hôtel.

Portmore : le Centre de l'Information et de la Jeunesse

Nous partons ensuite pour Portmore, dans la banlieue de Kingston, pour y visiter son « Centre de l'Information et de la Jeunesse », une sorte de C.I.O. ou centre social jamaïcain ; il n'y a pas de lieu équivalent dans notre pays.

A l'intérieur, une vingtaine de jeunes Jamaïcains de notre âge, dont une majorité de filles, assis sur des chaises, écoutent avec beaucoup de sérieux les explications claires et précises d'une intervenante du centre sur les moyens de prévention contre le sida.

Nous jetons un coup d'œil à la salle elle-même : assez petite, elle est toutefois décorée par de nombreux posters poussant à se protéger du sida. Nous y apercevons cette fameuse affiche, que nous prendrons plusieurs fois en photo par la suite, qui présente les risques des maladies sexuellement transmissibles sur certaines parties du corps et nous fait tous sourire.

La salle possède aussi des ordinateurs.

Et une télé... Sur laquelle est posée une boîte de médicaments, mais aussi un gros truc noir en plastique, long d'une vingtaine de centimètres. Ça ne ressemble vraiment à rien... A moins que... Et si c'était... Oui !

Le mardi 25 avril 2006, au Centre de l'information et de la jeunesse de Portmore, on pouvait assister à une conférence sur les moyens de prévention contre le sida, et notamment l'utilisation du préservatif. De Jeunes

Ambassadeurs de l'Unicef, venus des quatre coins de la France, étaient aussi présents et ... tous pris de fous rires ! Il faut avouer que nous ne nous attendions pas à voir trôner sur la télé du centre un énorme pénis noir en plastique !

Et le moment fort a été bien sûr quand il a été proposé à Florian de faire une démonstration de pose du préservatif en enfilant un sur ce même pénis, dans la bonne humeur typique de la Jamaïque ! Il s'en est d'ailleurs plutôt bien sorti...

La preuve donc que la sexualité en Jamaïque est dédramatisée, contrairement à ce qui se passe en France, où un professeur ou un intervenant nous fait, nous sommes tous les six d'accord là-dessus, environ un cours par an sur le sujet, en employant des termes médicaux, austères. Là-bas, en Jamaïque, on pense que faire des blagues et en parler sans tabou, avec des explications énergiques, peut mettre les jeunes en confiance.

Et la confiance n'est-elle pas essentielle, pour pousser les jeunes à se protéger contre le VIH ?

Tout cela nous est d'ailleurs expliqué dans l'arrière-salle, autour d'une table où nous sont servies de délicieuses spécialités jamaïcaines, par des responsables du projet, après la fin de la conférence.

Ce Centre a été créé pour attirer les jeunes. En leur proposant de venir étudier ou faire leurs devoirs à l'intérieur, ou de faire un peu d'informatique ou de surfer sur Internet, il permet aussi de leur rappeler les risques causés par le sida et les moyens de s'en protéger. C'est aussi un moyen d'attirer les garçons, souvent peu nombreux.

Nous repartons ensuite pour Kingston. Depuis le

bus, nous pouvons admirer et photographier différentes vues du soleil couchant derrière des nuages de toutes couleurs. Par contre, un type, assis sur une voiture, ne paraît pas apprécier que je prenne des photos de l'un des trop nombreux bidonvilles de la banlieue qui se trouve juste derrière lui, et il me fait de grands signes... Mais le bus est déjà reparti.

Le soir, premier débriefing, il y en aura un tous les jours pour faire le point sur la journée. Nous sommes chargés, Laure et moi, de rédiger des articles pour le site Internet de l'Unicef.

Nous bavardons à la tombée de la nuit, sirotant des jus de fruits, bercés par de la musique reggae exécutée magnifiquement par un guitariste.

Au restaurant, le menu est alléchant, d'autant qu'il est précisé à côté de chaque plat : « servi en 8 minutes », « servi en 5 minutes », « servi en 3 minutes »... La carte propose aussi des soupes, ce qui tente Valérie et Amandine...

Peut-être y a-t-il eu confusion entre minute et heure sur leur carte. Toujours est-il que nous sommes servis une heure et demie plus tard.

La « Soupe du Chef » d'Amandine est peu alléchante... Une soupe aux doigts, ces derniers flottant au dessus d'un liquide non identifié ! Les paris sont ouverts pour savoir de quoi il s'agit.

Avant de nous endormir, le soir, Laure et moi luttons contre le sommeil pour rédiger notre premier article.